



MANDARIN PRODUCTION & FOZ PRÉSENTENT

MELVIL
POUPAUD DENIS
MÉNOCHET SWANN
ARLAUD

GRÂCE À DIEU

UN FILM DE
FRANÇOIS OZON

DISTRIBUTION

MARS FILMS

66, rue de Miromesnil – 75008 Paris
Tél. : 01 56 43 67 20

contact@marsfilms.com

PRESSE

ANDRÉ-PAUL RICCI & TONY ARNOUX

Assistés de Gustave Shaimi et Pablo Garcia-Fons

6, place de la Madeleine – 75008 Paris

Tél. : 01 49 53 04 20

apricci@wanadoo.fr

SORTIE LE 20 FÉVRIER 2019

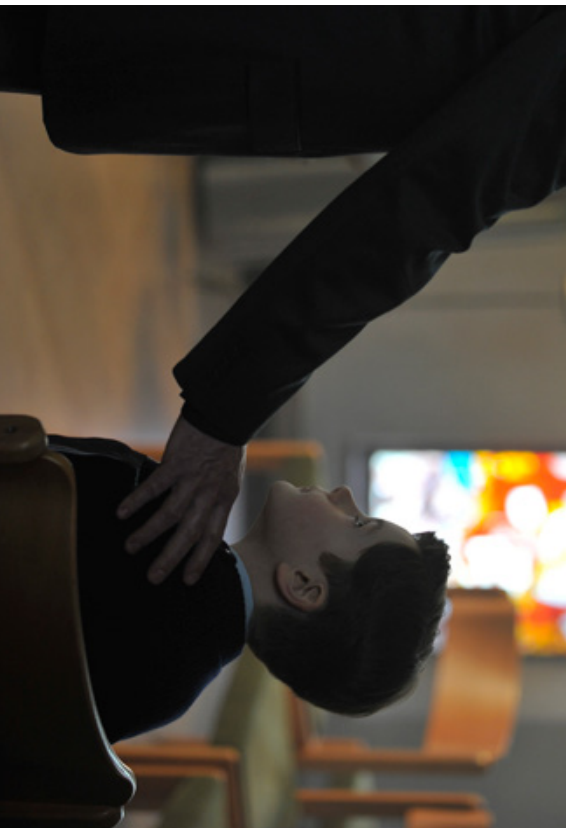
Durée : 2h17

PHOTOS, VIDÉOS ET DOSSIER DE PRESSE
TÉLÉCHARGEABLES SUR WWW.MARSFILMS.COM

Format : 1:85 - Son : Dolby SR/SRD

SYNOPSIS

Alexandre vit à Lyon avec sa femme et ses enfants.
Un jour, il découvre par hasard que le prêtre qui a abusé
de lui aux scouts officie toujours auprès d'enfants.
Il se lance alors dans un combat, rejoint par François
et Emmanuel, également victimes du prêtre, pour
« libérer leur parole » sur ce qu'ils ont subi.
Mais les répercussions et conséquences
ne laisseront personne indemne.



ENTRETIEN AVEC FRANÇOIS OZON

Avec GRÂCE À DIEU, c'est la première fois que vous vous confrontez à un sujet d'actualité, avec autant de personnages... L'idée de départ était de faire un film sur la fragilité masculine. J'ai souvent mis en scène des personnages de femmes fortes. Là, j'avais envie d'aller vers des hommes qui sont dans l'expression de souffrances et d'émotions, que l'on associe traditionnellement au genre féminin, le premier titre du film était d'ailleurs « L'homme qui pleure ».

Cette envie a alors croisé l'actualité de l'affaire Preynat. Sur le site de *La Parole Libérée*, j'ai lu des témoignages d'hommes abusés dans leur enfance au sein de l'Église, dont un qui m'a particulièrement touché : celui d'Alexandre, un fervent catholique qui racontait son cheminement jusqu'à ses quarante ans, âge où il a enfin pu parler. Sur le site, il y avait aussi des interviews, des articles de presse et des extraits de mails qu'il avait échangés avec les instances catholiques lyonnaises, dont le cardinal Barbarin et Régine Maitre, chargée de la cellule d'aide psychologique pour les victimes de prêtres. J'ai trouvé ces documents passionnants et j'ai donc contacté Alexandre.

Comment s'est passée la rencontre ?

Il est arrivé avec un dossier, qui contenait ses échanges de mails jusqu'à son dépôt de plainte. J'étais extrêmement touché qu'il me confie ses courriers, dont on entend beaucoup d'extraits dans les voix off du début du film. J'ai d'abord pensé faire de cette matière incroyable une pièce de théâtre, puis finalement un documentaire. J'ai beaucoup vu Alexandre, mené une enquête journalistique en rencontrant d'autres victimes, dont François et Pierre-Emmanuel, ainsi que leur entourage, notamment les femmes, les enfants, les parents, la mère de Pierre-Emmanuel, les avocates de François et Pierre-Emmanuel... Je ne filmais pas mais j'écoutais, je prenais des notes.

Pourquoi avez-vous abandonné l'idée du documentaire pour vous tourner vers la fiction ?

Quand j'ai commencé à parler plus concrètement de mon projet aux victimes, j'ai senti une déception et une forme de réticence



vis-à-vis de la forme documentaire. Ils avaient déjà donné tellement d'interviews dans la presse, participé à des reportages, des documentaires à la télévision... En fait ils étaient intrigués qu'un réalisateur de fiction s'intéresse à eux. Et ils avaient déjà fantasmé un film dans l'esprit de SPOTLIGHT, de pouvoir devenir des personnages de fiction, incarnés par des acteurs connus.

Je me suis alors dit : c'est ce qu'ils attendent de moi et c'est aussi ce que je sais faire... Donc je me suis lancé dans la fiction, avec de l'appéhension, car j'aimais beaucoup les personnes réelles et j'avais peur de ne pas réussir à trouver la manière de les incarner, tout en leur rendant justice.

Comment s'est passée l'écriture du scénario ?

Au début, j'avais parfois envie de tordre cette matière réelle pour qu'elle rentre dans mon scénario. Quand ces hommes victimes racontent leur histoire, ils laissent des zones d'ombre et j'avais tendance à faire des raccourcis. Et puis le nombre de personnages me faisait peur, j'ai eu la tentation de les réduire. Par exemple, de fondre les avocats de François et Emmanuel en un seul personnage pour être plus efficace d'un point de vue scénaristique. Mais ces deux femmes avaient une personnalité et un regard différent sur l'histoire, j'ai donc assumé l'ampleur d'un film collectif et respecté au maximum la réalité des faits et leurs complexités.

Pour la première partie, j'ai demandé à Alexandre beaucoup de précisions sur la chronologie de son parcours au sein de l'Église, notamment sur la rencontre avec Régine Maire, sa confrontation avec Preynat. Avec François et Pierre-Emmanuel, c'était plus facile car j'avais leurs dépositions. Et puis pour tous, j'avais leurs mails et leurs témoignages sur le site de *La Parole Libérée*. Je connaissais leurs mots, leurs expressions. Quand Emmanuel dit à Preynat : « j'étais un enfant... », ce sont vraiment les mots de Pierre-Emmanuel – qu'il a d'ailleurs écrits et non pas prononcés face à Preynat, comme c'est le cas dans le film.

Avez-vous rencontré le cardinal Barbarin, Régine Maire et Bernard Preynat ?

À partir du moment où j'abandonnais l'idée de faire un documentaire, ça n'avait plus de sens de les rencontrer puisqu'il n'y a aucune révélation les concernant. Les faits et l'enquête, tout ce qui est montré d'eux a déjà été dit et écrit dans la presse ou sur Internet. Je n'ai rien inventé concernant les faits proprement dits. L'important pour moi était de raconter l'intimité d'hommes meurtris dans leur enfance et de raconter l'histoire de leur point de vue de victimes. Concernant la réalité et les réactions de leur entourage, j'ai pris des libertés, tout en restant fidèle à

leur parcours et à l'esprit de leur témoignage. C'est pour ça que je n'ai pas gardé leur nom de famille, ils sont devenus des héros de fiction au contraire du cardinal Barbarin et du père Preynat.

Comment est venue l'idée de construction du film comme un passage de relais entre trois personnages ?

Tout simplement de la réalité, de ce qui s'est passé. Très vite, je me suis rendu compte qu'à un moment le parcours d'Alexandre s'arrêtait et que l'histoire continuait sans lui : sa déposition de plainte avait amené le capitaine de police à ouvrir une enquête, à joindre François, qui du coup créait l'association *La Parole Libérée*, ce qui lui permettait ensuite de rencontrer Emmanuel. Il y avait comme un effet domino.

Le film commence par un combat individuel, Alexandre face à l'institution. Puis il passe le relais à François, qui crée un collectif. Et de ce collectif surgit une nouvelle victime, Emmanuel.

Alexandre et François s'imposaient de manière évidente du fait de leur rôle au sein de l'affaire. Emmanuel est davantage « une victime parmi d'autres »...

Le choix du troisième personnage était effectivement moins évident car il y avait beaucoup d'autres victimes possibles. L'important pour moi était la progression dramatique, que l'émotion et la douleur soient différentes d'un personnage à l'autre et expriment des facettes et des répercussions différentes de l'affaire sur l'Église et dans l'intimité des personnages. Après



Alexandre et François, issus de milieux aisés, installés avec une compagne, des enfants et un travail, il me semblait intéressant que mon troisième personnage soit moins intégré socialement, avec une souffrance plus visible psychologiquement et physiquement.

Ce sont Alexandre et François qui m'ont parlé de Pierre-Emmanuel, me précisant qu'il venait d'un autre milieu social, qu'il avait une vulnérabilité et une sensibilité à fleur de peau. Je l'ai donc rencontré et il m'a beaucoup touché. Pour écrire son personnage, renommé Emmanuel, je me suis inspiré aussi d'autres témoignages de victimes en grande souffrance. J'e voulais que l'on ressentir que ce personnage a une violence sourde en lui, qu'il est meurtri dans son corps, qu'il est épileptique – ce qui n'est pas le cas de Pierre-Emmanuel dans la vie.

Tout le gagaire du film était que le spectateur s'attache à chaque nouveau personnage qui entre en scène. Il s'agit de variations sur le même thème, qui j'espère s'enrichissent d'une partie à l'autre.

Le film s'ouvre sur le cardinal de dos qui s'avance et contemple la ville de Lyon du haut de la Basilique de Fourvière.

C'était très important pour moi d'ancrer le film à Lyon, qui a été le premier lieu de la chrétienté en Gaule et où règne aujourd'hui encore une tradition très conservatrice de l'Église. Par ailleurs géographiquement, la colline de Fourvière, qui surplombe Lyon du haut de la basilique offrirait une métaphore de l'emprise de l'Église sur la ville.



Pour autant, l'idée n'était pas de faire un film à charge contre l'Église, mais de montrer ses contradictions et la complexité de cette affaire. A un moment, le personnage d'Eric Caravaca dit pour justifier son engagement au sein de *La Parole Libérée* : « Je ne fais pas ça contre l'Église, mais pour l'Église ».

Avec l'entrée du film avec Alexandre, fervent catholique, vous ne jouez pas de double l'indignation face à l'Église...

Alexandre respecte l'institution et pense que Barbarin est un homme honnête, courageux, qui a toujours condamné la pédophilie, et donc qu'il va agir. Il croit en sa bonne volonté et à celle de l'Église. Et pourquoi pas ? Je filme à un moment Barbarin qui prie. Peut-être demande-t-il alors l'aide de Dieu. Mais le bouleversement à faire semble tellement dur pour cette institution vieillissante, paralysée par les habitudes, les conservatismes et sans doute des dossiers secrets, que tout le monde se tient, se protège et personne n'agit vraiment... Et puis le problème avec Preynat, c'est que, hormis son comportement avec les enfants, il était considéré comme un bon prêtre, très apprécié par ses paroissiens et sa hiérarchie.

Dès le début du film, tout est dit, il n'y a pas de suspense sur la réalité des abus commis, mais une tension concernant les effets de la parole d'Alexandre enfin libérée.

Il fallait commencer très vite le film, aller à l'essentiel, au rythme des échanges de mails entre Alexandre et l'institution religieuse. Je trouvais ses mails tellement bien écrits et forts, que je tenais absolument à les utiliser, même si toutes ces voix off faisaient peur aux financiers... Ce qui est fascinant et vertigineux dans cette affaire, c'est que tout est exprimé clairement, les faits sont là, mais les actes ne suivent pas. L'injustice est d'autant plus forte et incompréhensible.

J'aurais d'ailleurs pu construire le film uniquement sur ces échanges de mails avec l'institution, puis entre les victimes. Les réseaux sociaux et Internet ont joué un rôle capital dans l'histoire, ils ont accéléré la naissance de *La Parole Libérée*. Je me suis servi de ces échanges aussi pour écrire les scènes où l'association se réunit. Dans la vraie vie, ils se sont finalement beaucoup moins vus.

Les compagnes d'Alexandre et François sont très présentes dans le film.

Elles le sont dans la réalité. Sans leur soutien, cela aurait été beaucoup plus compliqué pour ces hommes de se lancer dans l'aventure. Elles partagent vraiment leur combat. Les victimes ont tellement souffert du non-dit qu'à partir du moment où la parole sort, elle contamine tout l'espace familial, jusqu'à

créer des jalousies comme avec le frère de François : « On n'en peut plus de ton histoire, les parents ne parlent que de ça jour et nuit ! ». Je voulais permettre aux spectateurs de vivre de l'intérieur la violence que peut aussi provoquer la libération de la parole, montrer concrètement ses répercussions.

Notamment dans le couple d'Emmanuel...

Sa compagne a vécu la même chose, mais son passage devant la justice a été très douloureux. Pour Emmanuel, les choses sont différentes, la médiatisation lui fait un bien fou, il éprouve une sorte de grisurie à enfin pouvoir parler, à être reconnu comme victime. Tout d'un coup, on lui demande son avis, il trouve une raison d'exister, un sens à sa vie. Il vit une sorte de « thérapie en live » comme il m'a dit. Le collectif devient pour lui un moyen de s'épanouir individuellement. C'est aussi vrai pour François et Alexandre, mais encore plus pour lui, qui n'avait pas de travail, de reconnaissance sociale. Avec le danger d'être enfermé dans un rôle, comme l'exprime Didier, cette autre victime qui refuse de déposer plainte, de peur que soit écrit toute sa vie sur son front : « victime de pédophilie ».

Les propres enfants d'Alexandre sont aussi très impliqués.

C'est très compliqué pour Alexandre de dire à ses enfants ce qu'il a subi, mais en même temps, ils ont l'âge, où eux aussi ils pourraient se faire abuser. Cela a un sens pour lui, même si on peut se demander si ses enfants ont envie d'entendre ça.

Souvent, les victimes sont capables de parler, quand leurs propres enfants atteignent l'âge auquel eux-mêmes ont été abusés, car ils ont soudain une vision d'horreur : j'étais aussi petit, aussi innocent... Et cela réveille leur besoin de parole et d'action.

La femme d'Alexandre lui dit qu'il restera sa victime à vie s'il pardonne au père Preynat...

Cette affirmation soulève des questions que je me suis moi-même posées.

Dans la logique rédemptrice de la religion catholique, la confrontation organisée par Régine Maître entre Alexandre et Preynat est envisageable – et normalement, le prêtre est censé demander pardon, ce que Preynat ne fait pas et ce qui rend Barbarin furieux.

En revanche, pour des psychologues victimologiques que j'ai interrogés, cette confrontation est une aberration, car Alexandre se retrouve à nouveau dans sa position de victime face au bourreau que continue d'être Preynat. Pour que la confrontation puisse être positive ou réparatrice, il faut sortir de l'espace ambigu de la morale ou de la religion et trouver un cadre juridique.

D'où cette interrogation posée en filigrane : l'attentisme de

l'Église est-il simplement dû à une institution vieillissante et sclérosée ou à la nature même de la religion catholique, qui est une religion du pardon ? Barbarin dit : « il y aura toujours une porte ouverte aux pécheurs », tout en affirmant que Preynat doit être sanctionné. Ce discours du « en même temps » est ambigu, où se situe-t-il exactement ? D'où l'ébranlement de la foi d'Alexandre, qui se suspend sur la question de son fils à la fin : « tu crois toujours en Dieu ? ». En fait, la question serait plutôt : est-ce que tu crois toujours en l'institution catholique ?

Après le stylisé LAMANT DOUBLE, votre mise en scène semble ici davantage en retrait pour mieux se fondre dans le sujet et épouser le parcours de vos personnages.

J'ai pensé la mise en scène de chaque partie en fonction du caractère des 3 personnages. Pour suivre le « chemin de croix » d'Alexandre, la mise en scène est sobre et classique, jouant beaucoup sur les contre-jours et les clairs-obscur. Quand on arrive à François, le rythme est plus haché, il y a un côté film d'action avec un personnage qui se bat pour médiatiser l'affaire et la parole des victimes. Et puis le ton se fait plus mélodramatique avec l'arrivée d'Emmanuel, qui joue sa survie dans cette affaire judiciaire qui le dépasse. L'important était d'être de leur point de vue, d'accompagner leur combat au plus près. J'avais envie de rendre justice à leur parcours, de les montrer un peu comme des héros dans la tradition de certains films politiques américains. Il fallait que je sois proche des acteurs dans une efficacité de rythme,



car il y avait pas mal d'informations à faire passer, une dimension presque pédagogique, qu'on a essayé de fluidifier au montage en travaillant davantage encore la sensation de passage de relais. Et puis pour la première fois, j'ai tourné à deux caméras toutes les scènes de groupe ou de repas, pour que les acteurs jouent les scènes dans la continuité et se sentent le plus libre possible.

Le seul « effet cinéma », ce sont les flash-backs...

Comme tout se joue essentiellement par la parole, il fallait qu'à un moment, l'image incarne concrètement la violence de ce que ces hommes ont vécu enfant. Pour chacun d'eux, je voulais un flashback qui ne montre presque rien, juste un trajet, une porte qui s'ouvre, une tente qui se ferme, mais qui suggère tout, l'espace d'un instant, à travers les lieux, la lumière... On connaît la réalité des faits, ils ont été énoncés, c'est au spectateur d'imaginer, de prendre en charge l'horreur suggérée. Le seul flash-back dialogué est celui de François, car son vrai traumatisme dans ses souvenirs, ce n'est pas tant ce que Preynat lui a fait, mais les paroles de ses parents, lui annonçant que Preynat pourrait aller en prison pour ce qu'il a fait. Et lui enfant ne veut pas être responsable de cet emprisonnement.

Comment s'est passé le tournage ?

Il y avait une urgence dans la fabrication du film. D'une part parce que l'actualité nous rattrapait et d'autre part parce que le film a été très difficile à financer. Le sujet de la pédophilie fait peur, ce projet était considéré comme « non bankable », beaucoup de décors nous ont été interdits (tous les intérieurs de scènes d'Église ont dû être tournés en Belgique ou au Luxembourg) et je me suis un peu retrouvé dans la situation que j'avais connue pour *SOUS LE SABLE*. Heureusement mes producteurs et l'équipe croyaient au projet, le soutenaient et loin de nous décourager, ces oppositions et ces freins nous ont donné encore plus de force pour imposer le film et montrer qu'il était nécessaire.

Comment s'est passé le casting ?

C'était inédit de connaître les visages de tous les protagonistes réels, sans pour autant avoir l'obligation de jouer la ressemblance puisque les spectateurs ne les connaissent pas.

J'avais déjà travaillé deux fois avec Melvil Poupaud, je l'apprécie beaucoup, sa maturité le rend de plus en plus intéressant et je savais qu'il était lui-même dans un questionnement sur la foi. J'avais aussi déjà travaillé avec Denis Ménochet, je savais que son énergie, sa force apparente cachant une sensibilité à fleur de peau, s'accorderaient bien à celle de François. Quant à Swann Arlaud, je venais de le voir dans *PETIT PAYSAN*, j'avais senti

une fébrilité et une fragilité qui correspondaient exactement à ce que je cherchais pour Emmanuel.

Pour le rôle de Preynat, Bernard Verley (encore un ex-acteur d'Eric Rohmer) apporte son charisme, sa force et une forme de bonhomie, qui donne de la complexité au personnage. Il n'avait pas peur de jouer ce rôle pas facile à assumer. Ce qui est assez éffrayant dans ce personnage c'est qu'il semble n'avoir aucune conscience de la gravité de ses actes.

Et François Marthouret, qui jouait le père de famille dans SITCOM...

J'ai toujours aimé son timbre de voix et sa diction un peu théâtrale. Il y a peut-être un point commun avec le personnage de SITCOM dans sa manière de dire des vérités d'une voix suave, d'être dans la compréhension et l'écoute, sans que les actes suivent. Cela avait un effet comique dans SITCOM, là c'est beaucoup plus terrifiant, tant les faits sont graves et le décalage fort entre les actes et les paroles.

Et Josiane Balasko ?

J'ai tout de suite pensé à Josiane Balasko que j'admire et qui est rarement employée dans des rôles dramatiques, j'étais ravi qu'elle accepte un rôle secondaire. J'avais aussi très envie de travailler avec Hélène Vincent, mais j'hésitais pour elle entre le rôle de la mère de François et celui de Régine Maire. C'est elle qui a choisi et je trouve qu'elle incarne magnifiquement cette mère très humaine, assaillie par la culpabilité. Quant à Martine Erhel, qui joue Régine Maire, elle avait joué dans mes courts métrages à La Fémis et je me disais qu'en plus d'une réelle ressemblance, elle saurait parfaitement incarner ce mélange fascinant de froideur et de bienveillance.

La musique est signée d'Eygueni et Sacha Galperine.

J'avais beaucoup aimé leur composition sur *FAUTE D'AMOUR* d'Andrei Zviaguinsev, notamment leur travail sur la répétition et les tensions. Je leur donc ai demandé une musique très contemporaine et en même temps d'utiliser des éléments habituels des musiques religieuses comme l'orgue ou les chœurs d'enfants.

Pensez-vous que ce film pourra contribuer à faire bouger les choses ?

J'ai montré le film à un prêtre qui m'a dit : « ce film peut être une chance pour l'Église si elle s'en empare, pour assumer enfin la réalité de la pédophilie et l'affronter une fois pour toutes. » Espérons...

ENTRETIEN AVEC MELVIL POUPAUD

Comment se sont passées les retrouvailles avec François Ozon ?
Il m'a d'abord raconté l'histoire, puis donné le scénario, qui était quasiment fini. Je l'ai trouvé admirable : sa construction, ses personnages, le fait que ce soit trois hommes très différents les uns des autres, avec une façon personnelle d'avoir vécu et géré leur traumatisme.

Si le film était un tableau, ce serait une fresque, avec une multitude de personnages dont tu comprends chaque interaction, chaque regard. Avec la foi comme toile de fond.

Et puis il y avait le thème de l'enfance, auquel François revient régulièrement dans ses films. C'est aussi un sujet fondamental pour moi, de même que la foi. Sachant que François n'est pas croyant, j'ai trouvé d'autant plus beau qu'il l'aborde ainsi, avec beaucoup de respect, de justesse et d'ouverture d'esprit.

Quel est votre rapport à la foi ?

On pourrait dire que je suis chrétien parce que je pense que Jésus est mon sauveur, que cette révélation m'aide et m'habite de plus en plus, mais je suis très loin de la foi d'Alexandre, très fervent et très actif au sein de l'Église catholique. Je ne fais partie d'aucune institution religieuse, je ne suis pas baptisé, je prie mais à ma façon, proche de la prière du cœur, de tradition orthodoxe.

Comment avez-vous appréhendé votre personnage, inspiré de quelqu'un qui existe vraiment ?

François m'a montré des reportages sur *La Parole Libérée* et des interviews du vrai Alexandre, mais quand je fais un film, je n'ai jamais très envie de coller au réel, je préfère avoir l'impression d'inventer quelque chose. Pour moi, le personnage n'est pas quelque chose dont on se rapproche, c'est plutôt quelque chose qu'on rapproche de soi pour être capable de l'incarner le plus sincèrement possible. Je n'ai donc pas essayé de ressembler au vrai Alexandre, de parler comme lui, de faire un rôle de composition. J'ai fait confiance au scénario écrit par François, qui lui avait passé beaucoup de temps avec les vrais protagonistes. Je savais qu'il était très fidèle à leur histoire et le personnage d'Alexandre était assez clair dans ma tête pour que je n'éprouve pas le besoin



de creuser davantage la réalité. Le réel, c'était avant tout l'affaire de François, mais maintenant que le film va sortir, j'espère que les gens concernés vont aimer le film et trouver que nous avons rendu justice à leur combat, à leur façon de s'exprimer et d'être.

Comment avez-vous abordé la scène de confrontation avec Preynat ?

Quand il est écrit dans un scénario que le personnage est ému ou qu'il pleure, j'ai un réflexe de Pavlov. Je me conditionne et quand le moment arrive, l'émotion vient assez naturellement. Mais je ne dirais pas que j'ai le don des larmes comme certains mystiques ! D'ailleurs dans cette scène, la difficulté était plutôt de réussir à contenir cette émotion pour ne pas craquer devant Preynat.

Cette scène m'a beaucoup marqué, je sentais que c'était un moment essentiel dans la vie d'Alexandre, et dans la vie de tout croyant. Le Pardon est au centre de la Foi et du Notre Père. Dans cette confrontation avec Preynat, les mots prenaient une dimension extrêmement puissante.

Comment entendez-vous cette phrase que dit sa femme à Alexandre : « si tu lui pardones, il fait de toi sa victime à vie » ?

À la lecture du scénario, c'est le seul différend que j'ai eu avec François. Pour moi, si on a la foi, on ne peut pas dire une chose pareille. Une vraie croyante dirait plutôt : « prions pour que tu trouves la force de lui pardonner. » Car ce n'est pas nous qui accordons le pardon à l'autre, ce n'est pas une réflexion ou un travail sur soi, ce n'est même pas une question de morale. C'est une grâce de Dieu qui nous dépasse et nous rend capable de pardonner même l'impardonnable. Ce qui n'empêche pas qu'Alexandre va engager ensuite une action en justice. Le pardon et la justice sont deux choses différentes.

Le parcours de votre personnage repose beaucoup sur la voix off, avec la lecture des mails échangés avec Régine Maire et le cardinal Barbarin.

Suivre le parcours d'Alexandre à travers ces échanges et toutes ces formules de politesse nous fait entrer dans les rouages de l'institution, dont Alexandre respecte les conventions et les formalités un peu poussièreuses. Mon personnage a un côté très poli et bien élevé, au début – d'ailleurs sa femme le lui reproche. Et petit à petit, une force naît en lui, presque une révolte, jusqu'au moment où il décide de contourner l'institution et de faire appel à la justice.

Montrer un catholique dont la foi est si profonde et sincère permet de ne pas caricaturer l'institution.

Oui, François n'a pas fait un film à charge contre l'institution et les croyants, il ne désigne pas de coupables. Évidemment, il y a Preynat, ce qu'il a fait est dramatique et inacceptable. Et l'Église est montrée comme une institution pleine de zones d'ombres, une institution un peu dépassée qu'il faudrait renouveler totalement, notamment concernant son attitude face à la pédophilie. Mais je ne pense pas qu'un croyant qui a la foi puisse pour autant trouver le film irrespectueux car François filme avec beaucoup de responsabilité.

Contrairement aux personnages de François et d'Emmanuel, Alexandre est issu de la grande bourgeoisie lyonnaise.

GRÂCE À DIEU est très ancré dans cette ville que je connais bien maintenant, avec ses classes sociales très déterminées, même géographiquement. Au début, mon angoisse était qu'Alexandre passe pour un « filloniste », opposé au mariage pour tous, à l'avortement... On a certes joué avec certains codes de la grande bourgeoisie catholique mais je voulais éviter de tomber dans la caricature du catho de droite rétrograde. En tout cas qu'on dépasse ces apparences pour s'attacher au personnage.

Les compagnes d'Alexandre et François leur sont d'un grand soutien.

Je trouve beau de montrer des hommes qui souffrent d'un



abus, et que ce soit leurs femmes, les personnages forts, qui les soutiennent. Souvent, c'est le contraire. J'aime cette inversion des genres.

La femme d'Alexandre a elle aussi été abusée, c'est certainement pour cela qu'elle est si présente et compréhensive envers son mari. Le couple d'Emmanuel s'est également rencontré sur ce traumatisme, mais de manière plus toxique, sans doute parce qu'ils ont géré très différemment leur traumatisme. Ceci dit, on sent aussi beaucoup de tendresse et d'amour entre eux. C'est la beauté du film et sa force de pénétrer l'âme humaine et de rendre tous ces rapports émouvants.

Non seulement Alexandre est capable de parler, mais de parler à ses enfants...

Alexandre est issu d'un milieu conservateur, mais soutenu par sa femme et cette volonté de justice, il se révèle être très courageux.

Il y a un côté héroïque chez lui, de même chez François et Emmanuel, d'oser braver le silence au sein de leur famille, de l'institution, de la société. Pour moi, c'est vraiment le sujet du film : trois chevaliers qui partent au combat.

Lors du dîner final, on comprend combien l'association est à la fois un soutien mais aussi un carcan pour certains.

Ce n'est pas parce que l'on a vécu la même chose et que l'on se bat pour la même cause que l'on va forcément devenir les meilleurs amis du monde. Très vite, on voit des tensions se former au



sein de cette association et lors de ce dîner final, on sent les incompréhensions, les différences de culture, de parcours, d'éducation.

GRÂCE À DIEU est très différent du TEMPS QUI RESTE. La façon de travailler de François Ozon a-t-elle changé ?

Non, hormis qu'il travaille encore plus rapidement qu'avant ! Plus que jamais, je l'ai senti en pleine maîtrise de sa mise en scène. Il est tellement vif et agile sur un plateau que je lui ai dit que pour un prochain film, il devrait prendre une mini équipe et faire tout tout seul, dans l'esprit d'Eric Rohmer ! J'apprécie aussi qu'il n'y ait pas de temps morts.

Quand on débarque sur ses tournages, on peut être surpris par cette rapidité et se demander si on a vraiment donné tout ce qu'il fallait dans la prise. Mais une fois que tu comprends, en voyant les autres acteurs travailler, et en voyant François les filmer, que c'est sa façon de faire et qu'il ne passe pas à autre chose tant qu'il n'a pas ce qu'il veut, tu lâches et ça devient assez facile de travailler.

Et travailler avec Denis Ménochet et Swann Arlaud ?

Je connaissais peu Denis, je l'aime beaucoup. Dès le début, il avait envie d'en découdre, il prenait les choses à bras le corps, comme son personnage ! Swann, dont je me suis senti proche sans pourtant vraiment le connaître, était beaucoup plus relax et serein. Il était heureux de travailler avec François et on voyait que François avait beaucoup de tendresse pour lui et son personnage. Ce tournage était gracieux, quelque chose de naturel s'est installé entre nous tous.

Qu'avez-vous pensé en voyant le film ?

Le film est magistral par sa sobriété, son efficacité et sa profondeur. François abandonne son côté parfois un peu provocateur – que j'apprécie aussi, mais qui aurait été ici déplacé. Il n'y a aucune esbroufe ou effet de mise en scène, ce qui n'empêche que celle-ci a beaucoup de style, dans trois registres différents. Ma partie est assez solennelle, ces longs plans dans des clairs-obscurs épousent mon parcours intérieur et contrit au sein de cette Église, avec des grandes pièces vides enfumées et des couloirs silencieux. Comme si une chape recouvrait tout. Une chape non dénuée de beauté, il y a un côté presque viscontien dans la majesté des lieux et le comportement de ces gens.

Quand on passe sur le personnage rentre-dedans de François, le rythme devient plus vif, on est davantage proche des acteurs. Avec la partie d'Emmanuel, le film devient plus viscéral, avec un côté plus Fassbinderien.

Le film se termine sur le visage d'Alexandre, auquel son fils demande : « est-ce que tu crois toujours en Dieu ? »

Ce plan était compliqué à jouer. Tout passait uniquement par le regard, l'enjeu était de ne pas trop en faire, ni dans un sens, ni dans l'autre. La beauté de cette fin est qu'elle est ouverte, chacun peut y projeter ce qu'il veut. L'important, c'est aussi que ce soit le fils d'Alexandre qui lui pose la question, ouvrant sur un quatrième passage de relais.

Moi, à la place d'Alexandre, je continuerais à croire en Dieu malgré les épreuves traversées. Mais c'était bien de laisser une part d'ambiguïté et que l'on sorte du film en gardant cette question en tête. François dit qu'il n'est pas croyant mais quand je vois GRÂCE À DIEU, je me dis que c'est le film de quelqu'un qui comprend admirablement les enjeux de la foi.



ENTRETIEN AVEC DENIS MÉNOCHET

Comment se sont passées les retrouvailles avec François Ozon ?
François est l'un des grands réalisateurs de sa génération. Et un ami. Je me suis dit que j'avais beaucoup de chance qu'il fasse de nouveau appel à moi, d'autant plus pour un film dont le sujet va, je l'espère, remuer beaucoup de gens.

Quand je l'ai quitté à l'issue du déjeuner où il venait de me parler de son projet, je lui ai demandé comment s'appellerait le film. GRÂCE À DIEU est la dernière chose qu'il m'a dite et me retrouvant tout seul après dans les rues, j'étais bouleversé par ce titre tellement fort. À l'époque, je ne savais pas que c'était des mots réellement prononcés par le cardinal Barbarin.

Pendant toute la préparation du film, François me montrait des essais casting, me faisait lire des scènes, me posait des questions. Sans que je sois responsable de quoi que ce soit, je me sentais inclus dans le processus du film, c'était une joie immense.

GRÂCE À DIEU a une dimension presque documentaire dans sa manière de suivre le déroulé de l'affaire Barbarin et la création de l'association *La Parole Libérée*.

On a tous entendu parler de Prynay, de Barbarin dans les journaux ou à la télévision, on sait qu'il y a des affaires de pédophilie dans l'Église, les médias donnent des chiffres, les gens les commentent sur Twitter... Mais là où le film est fort, c'est qu'il nous fait vivre l'histoire de l'intérieur, on est entièrement avec les gens auxquels c'est arrivé, on se rend compte concrètement des dégâts que ces abus ont produits, on réfléchit aux conséquences sur leur vie. C'est aussi en ça que ces actes pédophiles sont criminels : pas seulement pour les atouchements en eux-mêmes mais pour les déséquilibres qu'ils ont ensuite entraînés.

Comment avez-vous appréhendé votre personnage, inspiré d'une personne réelle ?

J'ai évidemment regardé beaucoup d'interviews du vrai François. J'ai essayé d'adopter certaines expressions qu'il utilisait, mais sans pour autant en faire trop. François et Pascaline Chavanne, la costumière, envisageaient que j'aie à peu près le même style et les mêmes vêtements que lui, mais je ne voulais pas d'un copier-

coller, être dans l'imitation. Cela aurait desservi tout le monde, je serais forcément tombé dans la caricature.

Au final, j'ai été avant tout porté par le sujet, qui me touchait personnellement. Je me suis complètement abandonné à l'histoire, en lui apportant toute ma compassion, en pensant à ce que ça fait d'avoir été abusé enfant. Quand on en parle autour de soi, on se rend compte que beaucoup de gens ont subi plus ou moins ce genre de traumatisme dans leur enfance.

Avez-vous quand même rencontré le vrai François ?

Je l'ai croisé car on tournait dans sa propre maison et qu'il était logé au même hôtel que nous, mais je n'ai pas voulu lui parler, d'autant plus qu'on était à mi-tournage. D'un seul coup, j'aurais trop eu l'impression de ne pas être à la bonne place, d'avoir raté quelque chose. Je préférerais rester dans l'énergie avec laquelle j'avais abordé mon personnage, mettre l'humanité qui est la mienne dans l'histoire qui est la sienne. Tout en étant admiratif du vrai François et de ce qu'il faisait lui.

Outre des documents directement en lien avec l'affaire Preynat, avez-vous vu d'autres films pour trouver l'énergie revendicatrice de votre personnage ?

J'ai regardé énormément de documentaires sur les scouts, que j'ai enregistrés sur mon téléphone. Sur le plateau, redécouter l'innocence de ces enfants qui jouent dans les bois me redonnait l'énergie de la révolte quand je la perdais au milieu de l'agitation qui règne sur un tournage – d'autant plus un tournage de François, où tout va si vite ! Je mettais mes écouteurs et, comme une plume de Dumbo, ces voix m'aidaient à me recaler, je comprenais à nouveau pourquoi je faisais ce film.

Au sein de l'association, François est le plus combatif et le moins enclin à pardonner quoi que ce soit.

Oui, il a un côté va-t-en-guerre, il rentre dans le lard de tout le monde et veut vraiment changer les choses. Il est pour lui inconcevable de se contenter des excuses de Preynat et de pardonner. L'enjeu pour François n'est pas pour autant de se venger ou d'exterminer le mal, mais d'étaler au grand jour ces abus et les séquelles dramatiques qu'ils laissent dans la vie des victimes et dénoncer surtout le rôle silencieux et complice de l'Église et de ses autorités.

François enfant a pu parler et il a été écouté par ses parents mais il a eu peur d'être responsable de la condamnation de Preynat.

Oui, et d'être, lui et sa famille stigmatisés dans leur quartier, leur entourage très catholique, très organisé autour de l'Église. Alors ils ont préféré écrire à la hiérarchie pour essayer de mettre

Preynat hors d'état de nuire. Et ils ont cru qu'ils avaient réussi, puisque l'institution leur a répondu : « oui, oui, bien sûr, on va le déplacer. » Preynat a été effectivement affecté ailleurs, mais... toujours au contact d'enfants ! On appelle « pédophile » quelqu'un qui abuse des enfants, mais comment appelle-t-on les gens qui ferment les yeux sur ces abus et se contentent de déplacer le pédophile dans un autre endroit, avec d'autres enfants ? Il n'y a pas de nom définissant un criminel de la sorte, il faudrait en trouver un.

Le film nous laisse la place d'être indigné mais il n'est pas pour autant anticlérical.

Surtout pas, et tant mieux. La foi des gens est quelque chose de précieux, aller à la messe, peut être une ligne de conduite, une façon de mener sa vie avec amour. La foi apporte la bonté et la compassion pour les autres, toutes ces valeurs magnifiques sont aussi au cœur de l'Église. GRÂCE À DIEU n'est pas un film contre l'Église, mais pour que l'Église arrête de se voiler la face sur ces actes criminels, fasse le ménage et se relève. Et peut-être autorise que les prêtres, hétéros ou homos aient une sexualité, vivent leur vie et laissent les gens construire la leur, dès le plus jeune âge.

Lors de la conférence de presse, votre personnage ne s'en tient qu'àux faits, avec un aplomb digne d'un héros de film américain.

Là où le film est très fort, c'est qu'il s'en tient justement aux faits, sans accuser personne. Pour cette scène de conférence de presse, François voulait que je reste simple et factuel mais dans le ton de ma voix, sans avoir besoin d'appuyer sur les mots, c'est sorti tout seul, l'énergie revendicatrice a pris naturellement le dessus.

La portée factuelle du scénario acquiert une dimension encore plus troublante avec l'incarnation des acteurs qui, d'un seul coup, insufflent une humanité qui emporte le spectateur avec eux. À un moment donné pendant le tournage, je regardais Swann et Josiane parler au loin dans la rue et les voyant ensemble tous les deux, je me suis dit que cette histoire, que je connaissais pourtant par cœur, prenait une nouvelle ampleur. Josiane est formidable dans le film. Elle dit trois phrases et elle met tout le monde par terre. Quant à Melvil, je ne l'ai jamais vu aussi bien. Et Swann, c'est juste un Stradivarius.

Comment avez-vous vécu ce tournage ?

Au début, j'étais concentré sur ce que j'avais à faire mais le sujet était tellement éprouvant que certains jours, je n'arrivais plus à dire mon texte, que je connaissais pourtant par cœur, ni même à me lever. Bizarrement, c'est comme si mon corps bloquait,

comme si j'avais peur d'affronter cette histoire jusqu'au bout. Heureusement, François était là et il m'a soutenu jusqu'au bout. Et puis il y avait énormément d'amour entre les acteurs. Je ne connaissais pas vraiment Melvil, ni Swann, mais on était très proches, très solidaires.

La rapidité avec laquelle François Ozon vous plaît-elle ?

Non, elle ne me plaît pas ! François a une conception du jeu différente de la mienne. Il fonce, avec cette forme d'impatience qui le caractérise. Avec lui, il faut avancer. C'est parfois un peu frustrant de ne pas avoir plus de temps pour essayer de faire mieux. Je le lui ai dit, mais il s'en moque, il était content, il avait ce qu'il voulait !

Il n'empêche, c'est un bonheur de travailler avec lui, je me sens en totale confiance, il sait répondre aux questions que je lui pose. Son instinct et ses choix sont d'une précision impressionnante, il met toujours le doigt sur la bonne chose. J'apprends énormément avec lui.

J'ai perçu une progression dans sa manière de travailler, peut-être aussi à cause de la nature du film, très différente de ton plus distancé de **DANS LA MAISON**. Sur ce film, j'ai senti qu'il était entièrement au service de son sujet et qu'il jouait vraiment avec nous. C'était d'autant plus frappant que c'est lui qui cadre.

Avez-vous été étonné qu'il se lance dans un tel projet ?

Pas du tout ! La filmographie de François a toujours été tellement variée. Je pense néanmoins qu'il commence un nouveau chapitre de son œuvre cinématographique, avec une totale confiance en son cinéma, qu'il a mis ici au service d'une cause noble.

C'est rare de pouvoir participer à des films qui font débat et amènent des prises de conscience grâce auxquelles, j'espère, on va enfin prendre les dispositions nécessaires pour protéger des vies. **JUSQU'À LA GARDE**, c'était déjà le cas. Je suis très fier de faire ce genre de choix. Acteur est un métier de vaniteux, mais en l'occurrence, c'est une vanité bien placée !



ENTRETIEN AVEC SWANN ARLAUD

Comment s'est passée la rencontre avec François Ozon ?

C'est lui qui m'a appelé directement. J'avais été très marqué par *SOUS LE SABLE* et j'avais beaucoup aimé *HUIT FEMMES*, *POTICHE* ou *DANS LA MAISON*, j'étais donc très flatté qu'il me contacte. Quand il m'a dit qu'il préparait un film sur une affaire de pédophilie, j'avoue que j'étais un peu perplexe. Connaissant son cinéma, je craignais qu'il aille dans des endroits trop troubles. Il n'avait pas encore écrit et finalisé la partie du scénario qui concernait mon personnage, je lui ai donc dit ok sur le principe, mais que j'attendais de lire. Deux semaines plus tard, j'ai reçu le scénario et j'ai accepté sans hésiter.

Des trois protagonistes de *GRÂCE A DIEU*, Emmanuel est celui qui est le plus meurtri dans son intimité.

Quand François m'a raconté le film, il m'a dit : « Alors le premier est très catholique, installé, père de cinq enfants... Le deuxième est athée, plus militant... Et puis le troisième, il ne va vraiment pas bien... » Et donc je savais qu'il me proposait le troisième ! C'était d'une logique implacable. On vient souvent me chercher pour jouer ce genre de personnages.

Comment avez-vous appréhendé votre personnage ?

Emmanuel a subi un abus avant même que sa sexualité ne se développe, forcément c'est un homme blessé, mais je me suis dit qu'il vivait cette virilité meurtrie en affichant justement des signes forts de masculinité : une boucle d'oreille, la moustache, une moto, un cuir... Comme autant de couches derrière lesquelles se cacher. Construire sa silhouette m'a beaucoup aidé à appréhender le personnage et à prendre en charge sa blessure.

Votre personnage est dans un refus viscéral de pardonner...

Et je le comprends ! Pour moi, il n'y a pas de pardon, rien ne pourra diminuer la douleur que Preynat a fait subir à ces enfants. Pour préparer le film, j'ai beaucoup consulté le site de *La Parole Libérée*. François m'avait aussi conseillé des documentaires sur des affaires de pédophilie. Regarder tous ces témoignages, me plonger dans le scénario, j'en faisais des cauchemars. A la fin, je



n'en pouvais plus, j'étais très affecté, d'autant plus que je venais d'avoir un enfant. Sur le tournage, c'est devenu plus simple, j'étais dans l'action du jeu. Et depuis que j'ai vu le film, il y a encore des moments où je ne me sens pas bien. Ce sujet me rend fou de colère. Depuis des siècles, ces abus font partie des sociétés humaines et on continue de s'en arranger. Violer un enfant est quand même l'une des choses les pires au monde. Comment notre société, l'Église, peuvent-elles trouver ne serait-ce qu'un soupçon d'excuse à de tels actes ?

Dès le début du film, la culpabilité de Preynat est avérée...

Où il on est d'autant plus abasourdi devant la manière incroyable de l'institution de vouloir régler les choses : Preynat reconnaît les faits, l'Église reconnaît qu'il reconnaît les faits, ils récitent un Notre Père, ils se tiennent la main, sont juste un peu déçus qu'il ne demande pas pardon... et puis rien. On entend aussi cette très belle lettre d'Alexandre écrite au pape, mais elle n'est suivie elle non plus d'aucun effet, malgré les beaux discours. Le film ne joue pas le suspense de l'enquête sur la culpabilité de Preynat et de l'Église mais celui du combat d'une poignée d'hommes pour que cette histoire éclate au grand jour et devienne une affaire nationale.

Faire ce film était aussi une forme d'engagement pour vous ?

J'ai du mal en tant qu'acteur à dire que je mets mes convictions politiques dans le cinéma – c'est plus le cas pour un réalisateur – mais dans le fond, il y a un peu de ça. Je me suis senti personnellement concerné par ce sujet et j'étais content de participer à un film, qui raconte l'histoire d'une manière différente des médias. Quand on écoute les infos, on a les gros titres, des images choc, une forme de banalité s'installe. Mais là d'un coup, le film raconte la vie privée, l'intimité de ces gens abusés trente ans auparavant, comment leur vie a été bousillée, comment c'est encore à vif. Les faits journalistiques prennent une autre ampleur grâce à la fiction.

Contrairement à celui d'Alexandre ou de François, le couple d'Emmanuel explose quand sa parole se libère.

Emmanuel la rencontré une fille qui a une histoire plus ou moins similaire à la sienne, elle aussi a été abusée. Mais ça s'est mal passé avec la justice. Sa famille a explosé. Je trouvais intéressant de montrer qu'à l'opposé de la femme d'Alexandre ce sont les moins aidés, les moins entourés qui sont les plus susceptibles de se mettre sur la gueule. C'est comme s'il y avait un acharnement de la vie. Victor Hugo le disait déjà : le coupable, c'est la misère.

Le film interroge aussi la place que l'on fait à la parole des enfants, comment elle est entendue, comprise...

Écouter son enfant, ce n'est pas simplement avoir envie d'écouter son enfant. C'est avoir le temps matériel et l'espace émotionnel pour y parvenir. Comment la mère d'Emmanuel aurait-elle pu entendre son fils alors qu'elle-même avait à affronter un démenagement, dû à son divorce avec un homme sans doute un peu bourru qui n'a pas dû lui faciliter la tâche et qui était encore moins capable qu'elle d'entendre son fils ? La parole des enfants est très complexe dans ces affaires-là, c'est souvent difficile de prendre la mesure de ce qu'ils disent. On le voit bien avec Emmanuel quand il reproche à sa mère : « Je t'avais dit qu'il m'avait embrassé, pourquoi tu n'as rien dit ? — Mais il embrassait tous les enfants à la sortie de la messe. » Qu'est-ce que la parole d'un enfant, à quel moment considère-t-on qu'il y a un problème ? Les enfants sentent quand il y a quelque chose qui n'est pas normal mais ils ne savent pas toujours le formuler clairement. En faisant le film, je me disais que le premier combat serait d'annuler la prescription des faits, car les enfants abusés mettent souvent beaucoup de temps à parler. Depuis le tournage la prescription est passée de 20 à 30 ans, c'est une bonne chose.

Vous arrivez après une heure et demie de film, pour lui apporter une tonalité plus viscérale. Cette position ne vous faisait-elle pas peur ?

Grâce à François, j'avais vraiment confiance, je me disais que



j'étais la cerise sur le gâteau ! Et puis prendre en charge cette partie plus sombre me plaisait.

Le film démarre sur des chapeaux de roues. Alexandre n'arrête pas de marcher, de prendre des trains, on entend ses maïs en off, qui sont tous les vrais maïs échangés dans la réalité. Il y a une force documentaire et une dimension didactique que Melvil prend en charge admirablement parce qu'il est très touchant. Avec Denis, on rentre dans quelque chose de plus militant et révolté. On commence aussi à prendre du plaisir car ça y est, on arrête de se faire balader par l'institution et on commence à taper dans la fourmilière ! On est content, on attend le moment où il va exploser et balancer tout à la presse. Ensuite avec Emmanuel, on est purement dans le viscéral et on sent que tout pourrait basculer. C'est important de monter des parcours différents de victimes. C'est important de voir qu'Emmanuel n'est pas un saint, qu'il peut soudain devenir violent, de montrer que les abus qu'il a subis ont des répercussions sur son corps, dans sa tête, dans son rapport à la sexualité. C'était important d'aller jusque-là. On comprendrait presque qu'il prenne un fusil pour aller tuer Preynat.

Et incarner un épileptique ?

Par le biais d'un ami, j'ai rencontré une femme épileptique qui s'est beaucoup intéressée à sa maladie, a fait des recherches et même un court métrage dans lequel elle se filme, notamment une scène qui m'a beaucoup aidé où on la voit en pleine crise. Nous avons discuté longuement, elle m'a permis de comprendre ce qui se passe dans le corps lors d'une crise d'épilepsie. Les synapses ne connectent plus, le corps demande au cerveau : où es-tu ? Ce genre de scène est difficile car on a toujours la hanrise de ne pas être crédible. La seule manière de m'en sortir, c'était de répéter, de m'exercer à faire des crises. Et puis, un médecin était présent sur le plateau, pour s'assurer qu'on était dans le vrai.

Comment s'est passée la collaboration avec François Ozon ?

On a d'abord fait une lecture à deux du scénario, où il a écouté tout ce que j'avais à dire. François est très friand de ce que l'on peut proposer, il note tout – moi, j'avais carrément réécrit des trucs, je m'en étais donné à cœur joie ! Après, il prend ou il ne prend pas vos propositions, peu importe. On est dans le travail, pas dans l'autorité. Et quand il maintient des choses que l'on ne sent pas, il explique pourquoi. Tout ce travail n'a l'air de rien mais fait que lorsqu'on arrive sur le plateau, on s'est entièrement approprié le projet, on est maître de son personnage. On n'a plus rien à penser, juste à faire.

Comment s'est passé le tournage ?

C'est très agréable pour un acteur de travailler avec François. On se sent aimé et regardé de la bonne manière. C'est lui qui est au cadre, il est vraiment avec nous, dans le secret du jeu. Et puis ça va vite. C'est l'un des rares tournages où je n'ai jamais passé une heure sur une chaise à ne rien faire. Une fois que l'on est au travail, on enchaîne et on ne sort pas de l'état de jeu. François ne cherche pas à vous mettre à un endroit qui ne vous correspond pas, il va dans le sens de ce que vous êtes et vous fait confiance. On se sent libre d'improviser, et lui d'être directif, de donner des indications pendant les prises. On est en train de jouer la scène et il dit soudain : allume une clope, va te chercher un verre d'eau... La scène de la griffe à ma compagne, par exemple, n'était pas prévue. Et parfois en fin de prise, il redit : action ! Et donc on reprend la scène du début, un peu déstabilisé. Tout cela apporte de la vérité au jeu. Quand je vois le film fini, je me rends compte qu'il a beaucoup monté ce qui m'avait échappé : une larme, une émotion, un énervement...

La confrontation avec Preynat au commissariat est particulièrement poignante.

Trois jours avant, il y avait eu la cérémonie des Césars et j'arrive ce mardi-là avec l'une des scènes les plus dures à tourner alors que j'étais soit disant devenu « le meilleur acteur de l'année » ! Cela m'a mis une pression de dingue, je me sentais terrorisé et fébrile et je suis allé voir François : « tu ne trouves pas que je joue comme un pied depuis que j'ai eu un César ? ». Il a rigolé et m'a dit « non, pas encore ! ».

Quelle a été votre réaction en voyant GRÂCE À DIEU ?

François est un grand réalisateur, ses mises en scène sont fortes, parfois très visibles comme dans L'AMANT DOUBLE. Ici, il me semble qu'il s'est mis dans une position plus discrète, au service de son sujet. Tout est sobre et sans esbroufe – ce qui ne m'a pas empêché de passer mon temps à pleurer. Il a fait un film qui n'est pas à charge contre l'Église alors que pourrant, il y avait de quoi... Mais il avait raison, c'est finalement plus juste et fort.

Et vous, quel est votre rapport à la foi ?

J'ai reçu une éducation absolument anticléricale, ce qui ne m'empêche pas d'entretenir une relation avec l'invisible, qui existe aussi dans toute forme d'art selon moi. J'étais très croyant, presque mystique quand j'étais enfant. J'ai toujours beaucoup questionné la mort, la vie, l'inconnu, le cosmos ! Je suis un croyant agnostique. La foi pour moi, c'est quelque chose que l'on a en soi, qui nous permet de vivre le mystère de la vie et de l'altérité.

ACTUALITÉ DE L'AFFAIRE PREYMAT

LORS DE LA FINALISATION DU FILM, NOVEMBRE 2018.

Le père Preymat a été mis en examen en janvier 2016 et placé sous contrôle judiciaire pour agressions sexuelles. Plus de 70 victimes présumées ont été recensées par *La Parole Libérée*, pour lesquelles les faits sont prescrits dans la majorité des cas.

L'instruction judiciaire est toujours en cours dans ce dossier. Aucune date n'a encore été fixée pour son procès.

Le père Preymat est parallèlement l'objet d'un procès canonique, qui doit reprendre sous une forme « judiciaire », après un an de suspension par le cardinal Barbarin (« pour ne pas gêner la procédure civile »...) afin d'ouvrir la voie à des « réparations ».

Le cardinal Barbarin, Régine Maire et cinq autres personnes de la hiérarchie catholique, comparaitront devant la justice en janvier 2019 pour non dénonciation d'agressions sexuelles sur mineurs de moins de 15 ans et omission de porter secours.

Le 3 août 2018, la prescription est passée de 20 à 30 ans à partir de la majorité des victimes. Et la non dénonciation d'actes sexuels sur mineurs est dorénavant considérée comme un délit continu.

En novembre 2018, la mise en place d'une commission indépendante a été votée par 118 évêques à Lourdes pour faire la lumière et agir sur les faits de pédophilie dans l'Église depuis 1950.





LISTE ARTISTIQUE

Alexandre Guérin	Melvil POUPAUD
François Debord	Denis MÉNOCHET
Emmanuel Thomassin	Swann ARLAUD
Gilles Perret	Eric CARAVACA
Cardinal Barbarin	François MARTHOURET
Bernard Preynat	Bernard VERLEY
Régine Maire	Martine ERHEL
Irène	Josiane BALASKO
Odile Debord	Hélène VINCENT
Pierre Debord	François CHATTOT
Capitaine Courteau	Frédéric PIERROT
Marie Guérin	Aurélia PETIT
Aline Debord	Julie DUCLOS
Dominique Perret	Jeanne ROSA
Jennifer	Amélie DAURE
Olivier Itaque	Nicolas BRIDET
Didier	Pierre LOTTIN
Avocate de François	Fejria DELIBA
Avocate d'Emmanuel	Baya REHAZ
Louis Debord	Stéphane BREL
Sylvie Debord	Pauline ZIADE
Suzanne Cremer	Martine SCHAMBACHER
Maxime Frillon	Serge FLAMENBAUM
Père d'Emmanuel	Christian SINNIGER
Nicole	Bernadette LE SACHE
Gauthier Guérin	Max LIBERT
Victor Guérin	Nicolas BAUWENS

LISTE TECHNIQUE

Scénario & Réalisation	François OZON
Produit par	Eric & Nicolas ALTMAYER
Directeur de la photographie	Mannu DACOSSE
Chef décoratrice	Emmanuelle DUPLAY
Créatrice des costumes	Pascaline CHAVANNE
Chef maquilleur	Natali TABAREAU-VIEUILLE
Chef coiffeur	Franck-Pascal ALQUINET
Casting	David BERTRAND
	Anais DURAN
Chef monteuse	Laure GARDETTE
Montage son	Benoît GARGONNE
Mixage	Jean-Paul HURIER
Musique originale	Eygueni & Sacha GALPERINE
Directrice de Production	Aude CATHELIN
Premier assistant réalisateur	Alain OLIVIERI
Scripte	Joëlle HERSANT
Régisseuse Générale	Amélie SUPAU
Photographe de plateau	Jean-Claude MOIREAU

La version théâtrale du scénario est publiée
aux éditions Les Solitaires Intempestifs.

Musique originale composée par Eygueni et Sacha Galperine,
disponible en digital, CD et vinyle (distribution Music Box)



